



42^e ANNÉE — N° 2100

FFIX : 10 CENTIMES

DIMANCHE 3 MARS 1918

1918

Le Pèlerin

REVUE ILLUSTRÉE DE LA SEMAINE

Avec supplément littéraire, politique et agricole

ABONNEMENT ANNUEL	FRANCE	STRANGER
Edition ordinaire...	6 fr.	8 fr.
Edition de luxe.....	10 fr.	10 fr.

Abonnements annuels combinés :

<i>Pèlerin et Vie des Saints</i>	7 fr. 20
<i>Pèlerin et Contemporains</i>	9 fr. 60
<i>Croix grand format et Pèlerin</i> ..	22 fr. 5

ADVENIAT
REGNUM
TUUM

RÉDACTION & ADMINISTRATION · 5 RUE BAYARD · PARIS · VIII^{ème}



Le général DUCHÊNE qui commande sous Fayolle en Italie.

LE SULTAN ROUGE

Abdul-Hamid est mort

L'ex-sultan de Turquie Abdul-Hamid, que Gladstone avait appelé le Sultan rouge, est mort dans le palais du Bosphore, où il était interné. Il avait soixante-seize ans et avait été déroné le 27 avril 1909, après avoir régné trente-trois ans.

Le personnage est connu. Hypocrite, sanguinaire, lisons-nous dans le *Petit Parisien*, il avait adopté comme procédés de gouvernement l'exil et le massacre de tous ceux qui pouvaient le gêner. Il s'était élevé au pouvoir par la duplicité et l'avait conservé par des moyens dignes des empereurs romains de la décadence. Les traités qu'il signait n'étaient que des chiffons de papier. Les constitutions qu'il octroyait, il ne les respectait que dans la mesure et durant le temps où il n'avait pas la force de les violer. Sa politique extérieure, tortueuse et sournoise, ne se fixa que dans la dernière partie de son règne, quand il fut tombé sous la tutelle de Guillaume II. A partir de 1889, le Commandeur des croyants ne fut plus qu'un préfet allemand.

Aucun monarque ottoman ne subit autant de pertes territoriales. Il essuya un grand désastre militaire en 1878, mais ses succès lui coûtaient aussi cher que ses défaites. C'est sous son règne que la Bulgarie devint état libre et elle n'allait pas tarder à développer d'énormes convoitises dont la Turquie, son alliée d'aujourd'hui, devait être la première victime. La Serbie, le Monténégro, la Grèce, la Roumanie participèrent aux dépouilles de l'empire. L'Angleterre eut Chypre et l'Égypte, la Russie une portion de l'Arménie, l'Autriche la Bosnie-Herzégovine et, sous le régime jeune-turc, qui renversa Abdul-Hamid, la désagrégation continua.

Au dedans, le règne ne fut marqué que par des insurrections répétées des Albanais, des Crétois, des Arabes, par les effroyables carnages d'Arménie et par une dilapidation continue des deniers publics. Abdul-Hamid, pour défrayer l'immense police qu'il entretenait dans ses États et ailleurs, mettait le trésor au pillage et s'abstenait de payer ses administrations. Il a mérité une place dans l'histoire, à côté des pires tyrans de toutes les époques. Quoique issu lui-même, dit-on, d'une mère arménienne, il a, au cours de sa vie, fait massacrer deux millions d'Arméniens : ce en quoi les jeunes-turcs ont fidèlement suivi ses traces.

Au reste, ajoute M. Ludovic Fert, à qui nous empruntons ce qui suit, farouche et cruel, il était, paraît-il, aussi dur envers lui-même qu'envers autrui. On raconte que, menacé à un certain moment du cancer des fumeurs, il rougit un fer au feu et l'appliqua stoïquement sur la plaie, à la gorge. Il narra un jour le fait à M. Constans, qui se plaignait devant lui d'une douleur, et lui dit tranquillement :

— Pourquoi ne faites-vous pas comme moi ?

A une autre occasion, souffrant d'une dent, il saisit une petite tenaille à portée de sa main et arracha la dent avec violence.

Mais cette force de caractère ne l'empêchait pas d'être peureux. Car cet être impitoyable, qui fit périr des milliers d'Arméniens, avait peur — peur de ceux qui s'approchaient de lui, peur de son ombre. Aussitôt monté sur le trône — après la déposition de son frère Mourad, frappé de folie, — il s'enferma dans le palais d'Yldiz, qu'il fit entourer de hautes murailles et de casernes, ne

se montrant jamais, faisant dire le *selamlık* tous les vendredis devant le palais même et ne se risquant dans les rues de Stamboul qu'une fois par an, pour se rendre à la mosquée, et se faisant accompagner à cette occasion par des forces considérables. Il voyait des assassins partout ! Cette peur tenace, effarante le tint haletant jusqu'au dernier jour de son règne, à cette minute suprême où, à la tête d'une délégation, Essad Pacha vint lui annoncer sa déposition par l'Assemblée nationale. Sentant bien que tout était perdu, il dit avec soumission : « Que la volonté d'Allah s'accomplisse ! » et ne retrouva son énergie que pour crier : « Jurez-moi, oh ! jurez-moi qu'aucun de vous n'attentera à mes jours ! » Et, suppliant, il demanda qu'on ne l'éloignât pas de Stamboul, qu'on ne l'exposât pas à la vue des passants. Il indiqua comme lieu de séjour un palais voisin, ajoutant qu'il connaissait un passage secret et couvert qui y conduisait par les jardins d'Yldiz. Et il redemanda avec instance qu'on ne le fit pas traverser les rues. Tandis qu'il parlait et implorait, ses vieilles mains, longues et décharnées, tremblaient.

Grandeur et décadence ! Et il meurt au lendemain de la prise de Bagdad et du retour de Jérusalem aux chrétiens ! S'il a pratiqué le crime, il a connu aussi le châtiement.

Les Juifs au mur des pleurs

Contre la muraille Ouest du Haram-es-Chérif ou de l'esplanade du Temple à Jérusalem, est un long couloir où les Juifs se réunissent la veille des Sabbats et des fêtes vers 3 heures du soir, pour prier et arroser de leurs larmes les pierres monumentales qui forment ce mur et qu'ils considèrent ingénument comme les seuls restes du Temple. Ce mur, suivant les Arabes et les Juifs, remonterait à Salomon ; suivant d'autres, aux Romains, les grands bâtisseurs, qui ont semé de leurs constructions tout le pourtour de la Méditerranée. La construction primitive est encore intacte sur une hauteur de 12 mètres, au-dessus du sol actuel. Les huit ou dix dernières assises sont d'un travail postérieur. Le même mur avec ses beaux blocs en bossage s'enfonce en terre à une profondeur de 25 mètres.

Adrien avait interdit aux Juifs l'entrée de la ville. Mais sous Constantin il leur fut permis de pleurer sur le rocher sacré une fois par an, comme nous l'apprennent le Pèlerin de Bordeaux, saint Grégoire de Nazianze (Serm. XII) et saint Jérôme (*Ep. ad Hesibiam*). Au XII^e siècle d'après Benjamin de Tudela, et probablement depuis l'arrivée des Arabes, au VII^e siècle, la paroi de la muraille, longue de 30 mètres, fut laissée aux Juifs comme lieu de prières et de larmes.

On peut voir sur notre photographie des versets de l'Écriture en caractères hébraïques inscrits sur la muraille. Les Juifs y appuient leur front, la baisent, puis en dodelinant la tête et d'une voix dolente, ils lisent dans de vieilles Bibles, sans prêter attention aux curieux qui les entourent ou regardent sur leur épaule, les lamentations de Jérémie, le psaume XXXIX et quelquefois une litanie dont voici quelques phrases :

LE CHANTRE. — A cause du palais qui est dévasté,

LE PEUPLE. — Nous sommes assis solitaires et nous pleurons.

LE CHANTRE. — A cause de notre majesté qui est passée,

LE PEUPLE. — Nous sommes assis solitaires, etc.